

NOEUD DE SAVOIE (I)

par STÉPHANE DI VITTORIO

Si je comprends, ce Congrès, c'est «la Fête des Pères», au point qu'on a envie d'ajouter que «ça va être leur fête.» Je vais «envoyer au diable» — (expression chère à Lydia et que j'aimerais lui voir un jour abandonner) — ce que j'avais préparé, pour relever sur le champ certaines choses que je viens d'entendre de nos collègues et montrer ainsi que je ne suis pas seul à opiner que les travaux de Torasi ont pertinence freudienne.

«Emouvant» autant qu'il le disait lui-même des auteurs qu'il citait, allant et venant de la table au pupitre et du pupitre à la table sans pouvoir trouver, comme c'est la règle, la position vraiment confortable, comme le pilote du moment d'une nef de parlêtres concentrés là pour s'interroger sur la transmission, voire l'à-venir de la cause analytique, Jacques Alain Miller définit la situation à la considération de laquelle s'applique la spéculation de Madame Lydia Torasi :

«Nous ne rêvons pas *d'entente*, parce qu'il n'y a pas *d'entente* avec l'objet petit *a*, il n'entend rien et il fait *semblant* de répondre.» C'est bien le moins qu'on puisse en attendre, et c'est justement ce qui en fait le prix. Mais cette situation-là n'est ni simple, ni close, chacun le sait.

Deux *A.E.*, un Jésuite et un professeur ont ensuite produit des exposés à vous couper le souffle. Ravi qu'un tel «exercice» ait été inauguré par Beirnaert. Depuis le temps qu'on disait que les nominations analytiques ne devraient pas être faites à perpétuité. Mais pour parler de passe il faut le passeur, et désigné. Le père Beirnaert disait «Ignace, mon Père...» ; où il me semble opportun de remarquer que si Louis nous parle d'Ignace, je ne sache pas qu'Ignace ait jamais nommément mentionné Louis, pas même dans les plus secrets de ses codicilles inédits. Comment pourrais-je traiter de Père quelqu'un qui aurait une aussi absolue «forclusion de mon nom» — qu'à vrai dire le terme même de forclusion en est impropre, n'y ayant rien à forclorre ? Même un homme qui meurt avant la naissance de son fils a toujours une petite idée du nom de ce dernier. Comment dire : «Père, ne vois-tu pas que je brûle ?», à quelqu'un qui en aucun cas n'aurait pu perdre ma trace, pour la bonne raison massive qu'il n'a jamais eu de moi la moindre notion ?

Ainsi je pense que, de cette paternité-là, Ignace le premier en déclinerait l'honneur — à moins qu'il n'ait confondu, en son esprit, la Société de Jésus et la Société des Jésuites — ce qui est peu probable. Est-ce qu'il n'attend pas plutôt que Louis le destitue de cette paternité, pour en faire un frère, suivant qu'il est écrit : «le psychanalysant est le frère du psychanalyste ?»¹

1. C'est justement à ce propos de «société», qu'il est indispensable que les présentes Lettres de l'École fassent mention du «lapsus» de l'orateur qui au lendemain de notre exposé, et traitant «de l'institution», allait s'écrier : (chacun sait à quel point) «Jésus !» (ennemi de l'institution) — au lieu de «Je suis.» Sacré Sacré Pierre ! — «*Et super hanc petram (accusatif) non aedificatam fuisset — ou fuerit ? — (chi lo sa ?) — institutionem analyticam ?.*»

Freud n'est donc pas mon père, pas plus que de la plupart des gens de cette salle. Je n'en dirais pas autant du Père Lacan — lui-même sans doute fils de Freud — mais dont nous avons pu à notre tour percevoir tel ou tel trait — par exemple, cette façon qu'il a de remuer la main, quand il parle, avec sa chevalière — qui suffit à laisser se faufiler ou s'inscrire — pour nous — cette fonction paternelle dont il dit lui-même que quelque soin que nous y mettions, il ne nous est pas tout à fait possible de nous en départir, même de notre place d'analyste : «Les fils de Freud ne sont pas fatigués du tout.» Et même ils ne se portent si bien, que parce qu'ils circonscrivent soigneusement avec leurs nœuds les territoires de la paternité. Nous ne sommes pas engendrés par des symboles mais par des pères symboliques. Le signifiant représente un sujet, même si c'est pour un autre signifiant.

C'est là qu'interviennent les remarques de Mathis sur les deux couleurs d'encre, la noire et la rouge et constatons combien chez Lacan l'encre rouge et l'encre bleue ont une autre coexistence heureuse que chez Freud.

Pour spécifier ce qu'est une passe, je ne vois pas de meilleur abord que ce qui en a été dit à Deauville par quelqu'un qui y relatait la sienne : «à un moment donné j'ai dû interrompre mon contrôle avec un tel ou je devenais dingue.» Mais il ne s'agissait de rien d'autre : de voir où ça «nous-mêmes» quand ça a la chance de prendre cette tournure-là.

Parce que comme vient de le dire il y a seulement quelques heures Kaufmann de l'autre côté : «Il y a quand même une levée périodique de la *Verwerfung* dans l'Histoire.»

J'ai avec Kaufmann une amitié étoffée d'une synchronie d'arrivée à l'école : au jardin d'enfants de Royaumont, où nous nous sommes connus. Il terminait une vague activité de journaliste que je suis maintenant en passe de m'adjoindre, et que je ne vais d'ailleurs pas garder, tant c'est désolant. Plus je dis — comme à Strasbourg — que «l'incidence de l'histoire», dans les travaux de Kaufmann, est relative, plus on me fait dire que «j'en souligne la portée.»

Alors cette fois je force l'expression, dans le but délibéré, mais hélas mal mesuré, qu'on ne se trompe pas de sens : «je me fous de l'histoire.» La levée de *Verwurfung* en question — que je souligne en ce moment — c'est celle qui va dans le sens de ce qu'il disait en terminant l'exposé de tout-à-l'heure : «d'une certaine assimilation, abusive et pourtant concevable, de la transmission de la psychanalyse et d'une transmission — éventuellement — envisagée — comme-ça, pour se faire comprendre — de la psychose.»

«Comme» dans la psychose, il y a en effet, dans la psychanalyse, une forclusion, et faut-il vraiment qu'au stade actuel de notre «expansion» — si l'on peut dire — c'en est le problème¹ — il soit, de cette *Verwerfung*, «tabou» d'en parler, sous prétexte — par exemple — que ça fonctionne ailleurs comme «totem» ? Les nœuds de Madame Torasi, de Savoie parce qu'il y a plein de montagnes, mais aussi bien d'autres lieux se découvrant tantôt à marée basse, ne sont que la manifestation, nécessairement et structurellement «fulgurante», de ces «levées de forclusion qu'il y a quand même périodiquement dans l'Histoire.» Même si l'on ne peut attribuer ni le même sens ni le même usage à une explosion qu'à un fonctionnement. Ne perdons pas de vue que le sujet-parlant sait tirer parti de ce qu'il a appelé «les moteurs à explosion.»

Regardons seulement comment dans notre pratique nous ne pouvons nous-mêmes que tendre à éjecter — et parfois de façon dramatique — pour nous — tel psychotique qui n'aurait exclusivement en tête que la visée apparemment constante de nous éjecter nous-mêmes hors de nos propres forclusions. «Comme» un analyste.

Et qu'est-ce qu'un père de psychotique, sinon quelqu'un qui a commencé lui-même par refuser implacablement d'accompagner son fils dans la levée de certaines forclusions qui

1. Lacan devait dire en terminant le Congrès que l'aspect d'expansion avait plutôt des effets d'I.P.A. (note posée après le congrès).

étaient devenues peu à peu, dans la longue élaboration et transmission qui s'en effectuaient dans une lignée de générations donnée, formellement non-viables pour ce fils-là. Si un autre père ne se profile pas en temps utile, il y a forclusion du nom du père.

C'est ni plus ni moins ce qui s'est passé pour l'I.A.P. Quand Lacan s'est fait jour, pour beaucoup c'était déjà trop tard. Comme il est sûr, que l'avènement de Lacan n'a fait que précipiter la déliquescence de l'I.A.P. et ce n'est pas le moindre des motifs sérieux qu'ils avaient de l'exclure.

Mais qu'est-ce que nous saluons chez Lacan, et qu'est-ce qui le garde — ou sauve — sinon cette incroyable capacité d'aller à n'importe quel âge, de façon in-finie, au-delà de toutes les forclusions posées après coup, si petites soient-elles ? Cette aptitude à devancer toutes les levées — dès qu'elles sont possibles — de forclusions : «Une paye» — (et il paraît que c'est le cas de le dire) — «avant que nous rattrapions son non-savoir.»

Si donc Beirnaert a pu dire qu'il pouvait «vivre avec Dieu sans en pâtir» — dont c'est sa gloire et même son identité de l'expérimenter et de le dire - pendant qu'un autre analyste, non moins rigoureusement freudien pouvait dire à Lille qu'on pourrait dire que de dire à quelqu'un «puisse Dieu ne jamais te quitter des yeux» serait la malédiction suprême, comprenons que ce qui est en jeu ce n'est pas comme on dirait sommairement : «la croyance en Dieu», mais une certaine conception du refoulement.

Comme on disait en mai 68 : «sous le jésuite, le prêtre.» Beirnaert prend appui sur un refoulement, presque — si entier, que du refoulé il n'est censé subsister pas même le cadavre, non sans que — pourtant — il ne se soit fait, Louis, l'agent d'une transposition réelle dans le pain qui maintient l'existence et dans le vin qui libère l'imaginaire et la jouissance. Ainsi est respectée la structure qui veut que ce qui disparaît du symbolique réapparaisse dans le réel.

Loin d'avoir scrupule à transmettre la psychanalyse, nous nous ne faisons un éthique déterminante. Et nous continuons de nous méfier de ceux qui vous diront «qu'ils ont fait leur psychanalyse avec Dieu.» Ce ne sont — généralement — «que des lecteurs» de Freud ; et qui n'ont même pas encore convenablement lu dans l'Évangile les récits des lépreux.

Cette fonction du refoulement a une énorme importance, parce que ce qui rend fou c'est l'offense vraie, quand elle parvient à déterminer «un meurtre d'âme» privant le sujet de toute possibilité d'occulter l'authentique responsabilité de l'autre, puis de toute possibilité d'être «animé» par l'objet, ce qui l'institue ainsi comme paranoïaque.

«L'oubli» donne donc bien, comme le dit Jacques Lacan, sa dimension à la psychanalyse «comme» à la religion, et cela explique aussi pourquoi dans l'une comme dans l'autre on ne puisse jamais traiter quelqu'un directement de fou puisque ce serait lui faire procès de son adhésion à la vérité — outre que le river à sa folie.

L'objet petit *a* ne répond pas ; s'il répond, on devient fou, ou, au mieux, on le reste. Il fait *semblant* de répondre. Mais puisqu'il fait exactement ce qu'on *attend* de lui, apparemment il y *entend* ; au pire, il s'y *entend*.

NOEUD DE SAVOIE

par LYDIA TORASI

En quatre ou cinq pages, je ne pourrai, mieux que je ne l'ai déjà fait dans les *Arguments*, résumer cet exposé — lui-même résumant très succinctement l'ensemble d'une longue élaboration.

Je ne vois donc pas d'autre solution que de le reprendre textuellement ici dans ce qui en est la conclusion, renvoyant ceux que ce travail pourrait éventuellement intéresser à l'exposé enregistré dans sa totalité ou à toutes autres possibles communications.

J'aimerais pourtant entrer dans le vif du sujet en soulignant les difficultés (dont je suis parfaitement consciente) pour ce discours, à s'insérer dans le discours de l'École — faute de coïncidence d'un savoir et d'une nomenclature. Mais ne s'agit-il pas, justement, d'essayer de défaire les lacs *des dire*s pour en dégager ce qui s'y glisse, universellement transmissible, le Verbe ?

*

Notre intention était de retrouver — dans l'apparente discontinuité des trouvailles au champ de l'Inconscient — le fil conducteur qui, de Freud à Lacan et à travers d'autres, ne cesse de le structurer et de l'élargir. Fil d'Ariane, fil que la Femme, la vérité tient solidement en main guidant Thésée en son angoissante descente aux obscurs labyrinthes du désir et de l'instinct pour l'en ramener, vivant, à l'ouverture et à la lumière.

Lalangue, une et bifide, c'est le Sujet. Pris dans lalangue, le Verbe se noue et s'incarne dans la dualité, dans l'ambiguïté du discours à double sens.

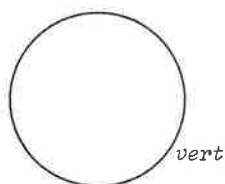
Il faudra que le sujet parle toute sa langue pour qu'on la lui coupe. Et la langue coupée, c'est enfin le Verbe.

Entrelacé dans le discours à double sens, le Verbe ne peut ad-venir que là où cesse toute représentation imaginaire ou verbale, constitutive du sujet barré du désir de la connaissance, et *qu'au prix de cette scission*. Ainsi du savoir, savoir *déjà là* de l'Inconscient, tel que, depuis Freud, on apprend à le définir : «Ce dont rien ne saurait entraver la manifestation.»

1. L'hystérique de Freud, Sujet barré du désir de la connaissance, répondant à la sollicitation de son objet, s'y affronte pour en reconnaître le leurre dans la non-rencontre : *d'où* s'articule et se discrimine la demande dont, désir, implicitement, il était porteur.

Dans les approches freudiennes — isolé — ce discours apparaît comme la nécessaire répétition biologique — fin à elle-même — de l'espèce.

Fusion et synthèse de la Demande et du Désir — indiscriminés — nous l'avons représentée par l'union de deux couleurs complémentaires : *bleu* et *jaune* = *vert*.

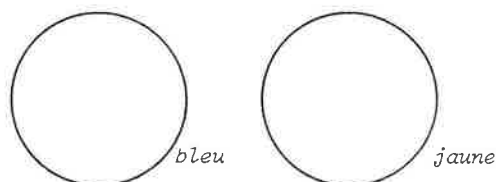


En miroir du discours de l'hystérique, en réponse à sa demande — incomblable quant au désir — l'obsessionnel répond : «Que *me* veux-tu ?», objection de conscience à la vie, discours du «péché.»

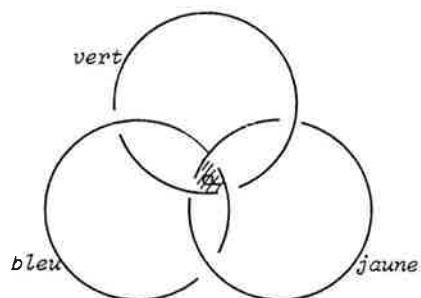
Le *un* fusionnel de l'hystérie se trouve là scindé en ses deux pôles opposés et contradictoires : «non-savoir» de l'épilepsie phobique, «savoir» insoutenable du narcissisme psychotique, inconciliable alternative entre la fuite de la rencontre des limites spatiales et temporelles de la réalité «non-réelle» et le désir de toute-puissance.

Dans ce discours, la femme n'existe pas. Sinon barrée. Inaccessible. Le corps se ferme autour de son vide, de sa réalité illusoire (*a*), devenue son idole et divisant son être, sur un refus de l'Autre de l'Amour dont la relation à l'autre du désir articule nécessairement le surgissement.

Nous avons représenté cette scission par les deux couleurs jaune et bleu constitutives du Vert de l'Hystérie :

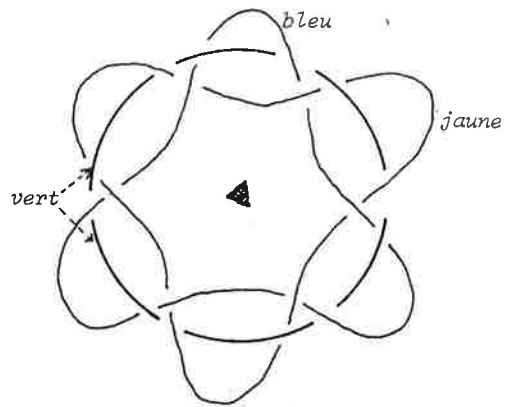
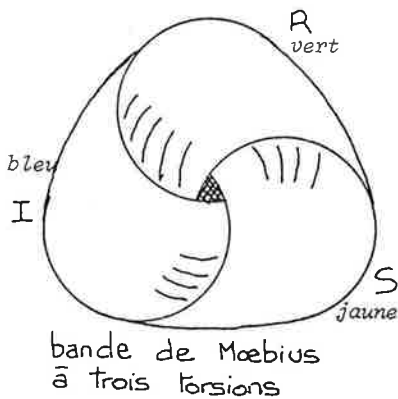


L'évident enchaînement de ces trois cercles (en réalité quatre puisque le premier est constitué de deux) nous conduit au Nœud Borroméen : nécessaire «mise à plat» de *trois* éléments saisis à la fois comme noués et séparés :

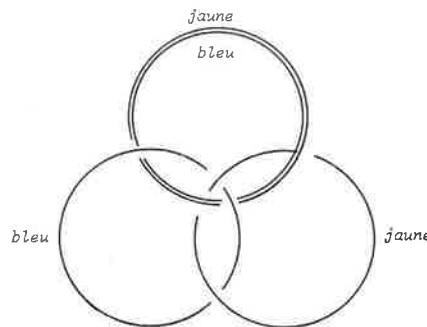


Ce qui, dans ce nœud, peut apparaître comme fermeture sans solution découle — pensons-nous — d'avoir considéré la «nécessité» d'imaginer l'Imaginaire (*Inimaginable*) comme saisie réelle de l'Imaginaire insaisissable. Sinon par le biais du symbolique, manifestation scindée de l'Imaginaire dans le réel.

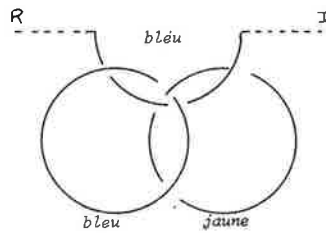
De la pure insignifiance narcissique à la disparition épileptique, le pont jeté de l'hystérie — comme ce qui, croisant les deux impossibles de la relation, *en est* relation intrinsèque reconnectant les fils déconnectés de cette totale scission — nous permettra de passer de la conventionnelle «mise à plat» des trois éléments au volume de cette bande sphéroïdale qui en restitue l'unité à trois torsions, envers/endroit. Et de telle sorte que les deux faces supportant : l'une la synthèse, l'autre la scission de l'UN fondamental, apparaissent comme structure ondoyante, sinusoïdale, de l'ensemble du discours hystérique/obsessionnel, illusoirement fermé :



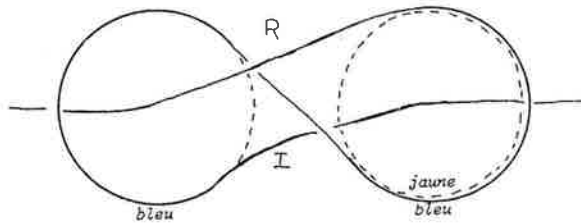
Nous représenterons ci-dessous le Réel comme manifesté *dans et par* le Symbolique. Coupons le symbolique par quoi est possible la représentation de l'Imaginaire : la représentation n'est pas saisissable. Mais — si elle disparaît — par cette faille s'opère l'insaisissable irruption de ce qui s'y incarne, s'y «incorpore» : Imaginaire Inimaginable, dépouillé dès lors du leurre de l'apparaître et restitué — au-delà de toute représentation subjective — à sa totalité.



La coupure du Symbolique, loin de laisser deux champs l'un à l'autre étrangers, est dissolution du nœud illusoire et démasque, derrière le paraître, le réel glissant dans l'entrelac de la contradiction existentielle. Si — dans cette saisie — le corps, le moi s'effacent, c'est encore *par* ce corps, *par* ce moi volontairement s'effaçant, qu'est possible cette saisie de la réalité toute autre qui les constitue et les traverse.



De la fermeture dialectiquement contradictoire du nœud Borroméen, nous aboutissons ainsi à l'ouverture dans le nœud de Savoir où se croise et se transmet à l'infini l'image virtuelle, non-image, qui ne saurait être réelle qu'à être imaginaire.



Ainsi du savoir qui ne saurait se transmettre qu'à ce point d'effacement conscient où sujet et objet du savoir, ensemble liés par ce qui n'est plus barre de désir mais lien d'amour, se font passage de la vérité qui les traverse.

TRANSMETTRE LA PSYCHANALYSE

LA RENCONTRE DU SPHINX

par GÉRARD BONNET

Je commencerai par vous relire un résumé du rêve de Freud qui a été au point de départ de ma réflexion et qui se trouve relaté dans la lettre à Fliess du 31 mai 1897. «J'ai rêvé, écrit Freud, que très sommairement vêtu, je montais rapidement l'escalier... soudain, je remarque qu'une bonne femme me suit et alors, comme il arrive souvent dans les rêves, je reste cloué sur place, comme frappé de paralysie.» C'est là un rêve on ne peut plus banal, un rêve de nudité comme nous en faisons tous, Freud l'appellera «un rêve typique» dans *l'Interprétation des rêves*, où, c'est à noter, il le commente assez longuement juste avant de parler pour la première fois d'Oedipe. Jusqu'ici, on l'a toujours présenté comme un rêve oedipien plus ou moins déguisé, la bonne tenant lieu de la mère, mais je me suis attaché récemment à montrer que l'enjeu est probablement beaucoup plus important et que la banalisation un peu voulue ne doit pas trop nous faire illusion¹. Je dirais, — en jouant volontairement sur les mots —, que Freud rêve d'une découverte, d'une très grande découverte, celle qui lui permettra de faire l'aveu de son désir, mais sous le couvert d'une théorie universelle et inattaquable. On peut d'ailleurs en trouver une confirmation anticipée dans un rêve raconté juste avant celui-là : «J'ai rêvé, écrit cette fois Freud, de sentiments hypertendres à l'égard de Mathilde», il s'agit de sa fille, et il conclut : «Ce rêve est évidemment la réalisation de mon désir... celui de constater que c'est bien le père qui est le promoteur de la névrose.» Autrement dit, il saute à pieds joints au-dessus de ce qui apparaît bien quand même comme son désir incestueux, pour ne voir dans le rêve que l'expression d'un désir théorique qui, en fait, lui permet indirectement l'aveu du premier. Est-ce que ce ne serait pas cela la psychanalyse ? La mise en œuvre d'une logique imparable où quelque chose se prend au piège à l'insu du sujet qu'on appelle l'inconscient ? C'est pour concrétiser ce qu'il en est de cette logique, au plan imaginaire, que j'ai parlé de la rencontre du Sphinx, et je voudrais en préciser brièvement quelques aspects en suivant d'aussi près que possible la démarche de Freud à propos de ce rêve.

Ce qui frappe le plus au premier abord dans cette logique, c'est ce que d'autres ont déjà largement explicité en parlant de son aspect paranoïaque. Freud au fond ne conçoit pas qu'il puisse se tromper, il va toujours droit devant lui sans jamais rien renier de ce qu'il a écrit et c'est au point que ses rêves viennent toujours à point nommé pour justifier sa théorie. On

1. G. Bonnet, «Du rêve d'exhibition à l'Oedipe : Freud face à sa découverte», *Psychanalyse à l'université*, T. 3, N° 10, p. 227.

en a ici une autre illustration dans le fait que dans son commentaire du rêve de nudité, il se compare d'emblée au roi nu. «Le rêveur, écrit Freud, c'est l'empereur lui-même», il ne croit pas si bien dire. Mais je me permets de souligner à ce propos une différence importante. Dans le conte d'Andersen, «Le roi nu», le roi termine son exhibition en feignant de tout ignorer, et ceci malgré la réflexion de l'enfant qui a osé dire qu'il est nu. A l'inverse, dans la version théâtrale qu'en donne L. Fulda, à laquelle Freud se réfère directement et le plus souvent, où le roi est démasqué cette fois par une jeune fille, non seulement il finit par reconnaître qu'il est nu, mais il se sert de son aveu, qui est aussi celui de tous ses sujets qui l'ont berné, pour asseoir son pouvoir de façon définitive. Il s'agit donc peut-être d'une logique qu'on peut qualifier de paranoïaque, mais alors que le paranoïaque ne supporte pas la contradiction, le roi se montre ici capable de l'intégrer sans renier ce qu'il a dit précédemment. C'est d'ailleurs ce que fait Freud au chapitre suivant quant il produit la théorie de l'Oedipe : il se sert de ce qui est depuis toujours la honte de l'humanité, — et la sienne —, l'inceste et le désir d'inceste, pour asseoir son pouvoir de façon définitive.

On peut se demander comme un tel retournement peut s'inscrire au cœur d'une logique de toute-puissance qui, en principe, n'admet pas la moindre suspicion ? En réalité, intervient ici une autre logique, marquée elle aussi du sceau du narcissisme, et que Freud explicite en commentant la paralysie qu'il éprouve à la fin de son rêve. «Il s'agit, écrit-il, d'un oui et d'un non qui s'équivalent», et il cite à ce propos un roman de Keller, «*Le Vert Henri*» et le passage bien connu de l'Odyssée où Ulysse qui est tout couvert de boue aborde au pays des Phéaciens et aperçoit la jeune fille Nausicaa. Cette fois, le roi remet tout, son pouvoir, son œuvre et son destin entre les mains d'une jeune fille, en une espèce de quitte ou double dont Freud se plaît à souligner l'étrange et le pathétique. En réalité, comme dans le rêve, le quitte et le double s'équivalent. C'est particulièrement évident quand on lit le roman de Keller, premier cité, où le héros jouit autant de son rejet que de son salut. Quoiqu'il arrive, «il est couvert.» Voilà qui ressemble au discours du pervers, lequel consiste précisément à maintenir la double affirmation : «Oui, elle a le phallus, non elle ne l'a pas», à ceci près qu'ici l'autre est non seulement dénié en ce qui fait sa différence, mais qu'il est aussi finalement dé-dénié, sort qui sera celui de Nausicaa comme de l'amie du Vert Henri. Et nous retrouvons là l'autre logique, paranoïaque, où il n'y a pas de place pour deux.

Ce qui permet à ces deux logiques, paranoïaque et perverse, de se nouer de telle façon qu'elles s'articulent et se subvertissent à la fois, c'est ce qu'il faut bien appeler dans le rêve de l'escalier une apparition, apparition tout-à-fait décisive puisque tout se noue autour d'elle. De qui s'agit-il ? A propos du texte manifeste du rêve, Freud dit que c'est la servante, ou la concierge. L'une lui a reproché la veille «de cracher dans les escaliers quand il tousse», l'autre : «de ne pas s'essuyer les pieds.» Elles s'inscrivent dans la même série que les jeunes filles que je viens d'évoquer, Nausicaa, ou même Mathilde. Si l'on considère le contenu latent, il s'agirait plutôt de tous ceux qui sont pris à témoin, essentiellement Fliess, mais aussi nous tous, et les courtisans du roi nu. Au total, on a autour de Fliess et de la servante un ensemble de personnages hétéroclites qui font tissu, on pourrait presque dire tapisserie, une tapisserie sans fin faite de renvois et de correspondances, s'il n'y avait, à la toute dernière note, l'évocation du père mort qui fait trou dans ce tissage et permet d'en entrevoir la doublure. On constate alors qu'aux deux personnages principaux correspondent dans l'histoire passée de Freud deux autres personnages aujourd'hui disparus et qui ont joué un rôle tout-à-fait essentiel : Julius, l'enfant né après Freud et décédé à six mois, dont la date de naissance coïncide avec celle de Fliess ; la bonne de l'enfance de Freud qui fut chassée et disparut au moment où la mère de Freud eût l'enfant suivant. Alors qui est ce personnage en qui se noue paranoïa et perversion ? On peut répondre tout le monde et personne ; mais on peut répondre aussi que c'est un

être composite, hybride, à mi-chemin entre la mort et la vie, en cours d'aphanisis et d'évanouissement, et c'est ce personnage que j'appelle le Sphinx.

Je voudrais maintenant faire un pas de plus pour en arriver à une première affirmation : c'est le Sphinx qui a transmis la psychanalyse à Freud. S'agissant du Sphinx, ma phrase ne peut avoir que valeur d'énigme, et donc d'hypothèse et d'interrogation. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit dénuée de tout fondement : d'autres ont parlé avant moi de la rencontre du Sphinx à propos du rêve de l'escalier, et Freud lui-même a formulé sa découverte en des termes très proches : il raconte en effet que jeune étudiant, il rêvait de voir son buste parmi ceux des professeurs les plus célèbres avec cette inscription : « Qui résolut l'énigme fameuse et fut un homme de très grand pouvoir. » La vraie difficulté vient de ce que la figure du Sphinx est porteuse d'ambiguïtés par nature, et qu'il faut en dissiper au moins quelques unes pour que cette affirmation ait un sens.

D'abord, il importe de ne pas confondre le Sphinx avec l'ange ou le révélateur qui est au point de départ des grandes religions. Le Sphinx freudien ne délivre pas de message, mais une façon d'articuler les choses, et sous cet angle il s'agit plutôt de carrefour où se tenait le monstre que du monstre lui-même. D'autre part, cette rencontre n'est pas réservée à un seul, comme dans les religions, chaque analyste, en s'autorisant de lui-même, s'autorise d'une certaine rencontre avec lui.

Il ne faut pas confondre non plus pour autant le monstre des mythologies, même s'il en est apparemment plus proche : dans l'histoire d'Oedipe, il s'agit d'un être ailé à la tête de femme et au corps de lion posant des énigmes aux voyageurs ; en d'autres versions du mythe, il s'agit d'un fantôme sans sépulture qui ne peut survivre sans se nourrir du sang ou bien du sperme de ses victimes et qui surprend les jeunes gens par une brusque apparition : il en profite alors pour jouir d'eux. Dans certaines légendes, il s'agit plutôt d'une sorte de bandit de grand chemin. C'est alors une variante de « la bourse ou la vie », l'art de détrousser les gens et de les faire disparaître sans laisser de traces. On trouve d'ailleurs dans tout cela bien des correspondances avec l'idée que les gens se font du psychanalyste aujourd'hui : celui qui pose des énigmes, qui a toujours raison quoiqu'il arrive, qui abuse de ses victimes, qui les détrousse et qui les suce jusqu'au dernier denier, etc... Quand je parle ici du Sphinx, c'est dans le sens tout-à-fait primitif qu'on accorde généralement à cette représentation, et je pense en particulier à l'Égypte, où le pharaon, après sa mort, était représenté sous les traits d'un Sphinx. C'est donc, comme dans le rêve de Freud, et malgré des apparences trompeuses, du père qu'il s'agit, en tant qu'être intermédiaire et passage obligé entre le monde des morts et celui des vivants. Tant qu'il est vivant, c'est un mort en sursis, et dès qu'il est mort, il se met à hanter nos rêves. Qu'il se manifeste sous la forme d'une bonne un peu acariâtre, d'une jeune fille accueillante ou d'un enfant trop clairvoyant, cela n'a pas grande importance au plan signifiant. Il est le symbole vivant de celui qu'on ne peut pas ne pas vouloir tuer un jour, et dont on ne peut pourtant pas se passer dans la mesure où il est au fondement du discours. Il est par le fait même le révélateur de ce qu'est toute présence inconsciente encombrante et de la meilleure façon de la remettre à sa place. Freud y réussit en déchiffrant l'énigme : face à cet être aux mille et un visages, aux formes variantes, il répond comme Oedipe : « C'est l'homme » sans s'en laisser conter, et de ce fait il le fait passer pour de bon du côté des morts, « car tout homme est mortel. » Et ce n'est pas pour rien que Freud fantasme que c'est à lui qu'on élèvera une statue et non plus au Sphinx, avec pour inscription : « il a réussi. » Quelle meilleure façon d'articuler la logique paranoïaque et la logique perverse dont nous parlions précédemment ! L'une où s'accomplit le meurtre, l'autre qui lui permet d'en tirer gloire ! C'est en ce sens que j'avance la formule : « C'est le Sphinx qui a transmis la psychanalyse à Freud », au sens où, en démasquant le Sphinx et en s'appropriant sa façon d'interroger les gens en jouant plusieurs

rôles à la fois, Freud a trouvé le moyen de faire passer tous les êtres de son histoire passée et actuelle d'un statut imaginaire encombrant à un statut symbolique et signifiant qui est le leur dans la psychanalyse.

Si Freud est paralysé, c'est que l'histoire d'Oedipe lui est très familière et qu'il sait qu'il n'a guère le choix entre les deux perspectives qu'elle lui offre : ou bien, il répond comme lui à l'énigme et il connaît le même destin, c'est-à-dire, après une gloire éphémère la honte et la mort ; ou bien, il ne répond pas, et c'est la mort et la honte immédiate ; quoiqu'il en soit, le Sphinx est gagnant. En fait, il réussira là où Oedipe a échoué en accomplissant d'un coup une double démarche : l'une qui consiste à déchiffrer l'énigme : face à cet être aux mille et un visages aux formes variantes, il répond comme Oedipe : «C'est l'homme» et il le fait passer pour de bon du côté des morts, «car tout homme est mortel.» L'autre qui consiste au lieu de poursuivre la route à s'asseoir à sa place, et ce n'est pas pour rien qu'il fantasme que c'est à lui qu'on élève une statue et non plus au Sphinx, avec pour inscription «Il a réussi.» Quelle meilleure façon d'articuler la logique paranoïaque et la logique perverse dont je parlais précédemment ! L'une où s'accomplit le meurtre, l'autre qui lui permet d'en tirer gloire. C'est en ce sens que j'avance la formule : «c'est le Sphinx qui a transmis la psychanalyse à Freud», au sens où, en démasquant le Sphinx et en s'appropriant sa façon d'interroger les gens, Freud a trouvé le moyen de faire passer les êtres de son histoire passée d'un statut imaginaire encombrant à un statut symbolique et signifiant qui est le leur dans la psychanalyse.

J'en arrive maintenant au second volet de mon argument : «C'est le Sphinx qui transmet la psychanalyse» avec cette question : «Qui en tient lieu aujourd'hui ?, une chose est certaine, et notre analyse personnelle devrait nous conduire au moins là, c'est que le Sphinx n'est identifiable avec aucun de ceux qui sont engagés dans cette transmission, qu'ils soient vivants ou morts. Sous sa forme imaginaire et mythique, Freud l'a tué une fois pour toutes, et l'interprétation des rêves est bien le monument qui en témoigne. Le Sphinx, ce n'est donc ni telle école, ni tel courant, ni tel enseignant, ni l'analyste, ni l'analysant. Et j'ajouterai que s'il n'est pas question de singer Lacan comme cela se fait trop, il est encore moins question de le sphinger.

Si j'insiste sur ce point, c'est que Freud a pu laisser entendre autre chose. Il a démasqué le Sphinx et l'a situé comme un homme parmi d'autres, mais cela ne l'a pas empêché de rechercher ensuite pour l'humanité, — et la psychanalyse —, un père originaire de référence qui pourrait tout garantir et tout expliquer. Il y a là comme le retour d'un refoulé originaire qui nous menace encore aujourd'hui, et qui nous ferait oublier parfois que le Sphinx, en tant qu'être intermédiaire, n'est pas localisable : dès qu'on l'identifie avec qui que ce soit, il devient envahissant, dévorateur ; et si on le confond avec tout le monde, il perd toute consistance.

Alors, si le Sphinx comme tel a disparu, qu'est-ce qui peut bien en tenir lieu ? Revenons, si vous voulez bien, au rêve où Freud s'aperçoit qu'il est nu. Je l'ai interprété en jouant sur les mots comme il se doit, en disant qu'il rêve en fait d'une découverte, et même d'une très grande découverte, puis en ajoutant que cette découverte, c'est la théorie oedipienne qu'il énonce aussitôt après. Cela veut dire qu'il ne se contente pas de rêver qu'il répond au Sphinx et s'assoit à sa place, mais qu'il rêve aussi de dire quelque chose de tout-à-fait nouveau qui remplacera et l'énigme et le Sphinx : et c'est la théorie analytique. On sait combien il a toujours lié la survie de l'analyse à l'élaboration d'une théorie universelle et solide, et qu'il a toujours considéré l'Oedipe comme la pierre d'angle de cette théorie au point de faire de l'adhésion à celle-ci l'une des conditions pour entrer dans le mouvement analytique.

Ce serait donc la théorie qui tient lieu de Sphinx et qui transmet la psychanalyse encore aujourd'hui ? A première vue cela est évident. Seule la théorie permet d'articuler effectivement la logique paranoïaque et la logique perverse, constituant cet espèce de mirage et de piège où se prend l'inconscient. Elle est dévoreuse d'hommes, elle a toujours raison. Seule

la théorie permet que s'articulent et se confrontent les discours de ceux qui pratiquent l'analyse et de ceux qui la critiquent, selon ce tissu vivant et indéfini dont nous parlions à propos de ceux qui ont marqué l'histoire de Freud. Seule enfin, elle peut ressusciter constamment l'énigme à laquelle chaque analyste doit se confronter constamment en toutes ses dimensions. L'analyse didactique, c'est probablement l'analyse en tant qu'elle inclut et qu'elle intègre cette confrontation.

Mais la théorie ne joue ce rôle qu'à certaines conditions qui sont autant de critères qu'il s'agit bien d'une théorie analytique ? J'en soulignerai seulement deux qui me semblent vitales. La première, c'est qu'elle ne sorte pas de sa condition de servante. C'est sous cette forme que Freud la présente à propos de son rêve : servante qui sait tout de son maître, qui a son franc parler, ses exigences, mais qu'on laisse à la porte du lieu où se fait l'analyse pour éviter toute confusion possible. La seconde, c'est qu'il y ait un trou en son tissu, qui assure une communication constante et incessante entre ce qu'on peut appeler un avers et un envers. Elle ne tient lieu de Sphinx qu'à cette condition. Je m'explique. La théorie que Freud a découverte n'est analytique qu'en ceci qu'on en perçoit constamment le côté d'élaboration personnelle et le côté d'élaboration systématique. Même la théorie de l'Oedipe n'a de sens qu'en rapport avec le désir qui est le sien au moment où il l'a formulée, et c'est pourquoi son rêve d'exhibition me paraît si important. Mais ce qui est vrai ici l'est à tous les propos : sans en avoir toujours conscience, Freud s'est évertué à nous laisser les deux faces de son élaboration. La théorie analytique est donc l'équivalent et le miroir de cet organisme psychique dont Lacan parlait cette année encore et qui, telle une bande de Moebius, est fait d'une double dimension intérieure et extérieure qui se renvoient mutuellement. Quand je parle de théorie, c'est donc au sens de cet organisme vivant à double face entremêlées, qui pourrait bien être l'image la plus cohérente de ce qu'est le Sphinx aujourd'hui. Pratiquement, cela sous-entend que l'analyse ne peut durer et se transmettre que si ceux qui s'en portent garants sont constamment engagés dans l'élaboration de sa théorie, et quand je dis engagés, cela veut dire au point de s'y risquer à formuler leur désir à la façon de Freud, c'est-à-dire en acceptant ce double temps de la méconnaissance et de la reconnaissance que Lacan a formulé en d'autres termes dans son article sur le temps logique.

Pour illustrer ceci et terminer sous forme d'énigme j'évoquerai très rapidement un exemple assez tragique. Il s'agit d'une femme de cinquante ans, seule, très pauvre, et qui s'exprimait depuis des dizaines d'années sur un mode hypochondriaque. Elle se plaignait constamment de ses organes internes, parfois aussi de ses membres, sans qu'on sache très bien où était le mal, mais son discours et sa plainte assuraient l'unité de cet avers et de cet envers énigmatiques. Finalement, comme elle se plaignait beaucoup de l'intestin, et bien qu'on n'y ait rien repéré de sérieux, un chirurgien a cru bien faire de lui en couper un morceau, près de l'anus. L'opération s'est bien passée, sans récrimination de la patiente, mais dès sa sortie de l'hôpital elle est allée se jeter sous le métro. On a réussi à l'en tirer, avec un bras en moins, estropiée, le visage déformé, et elle a fait un an d'hôpital. Cette fois, elle s'est mise à se plaindre de choses épouvantables : plus rien ne pouvait entrer dans son corps, plus rien n'en pouvait sortir ; elle n'avait plus ni anus, ni sexe, et plus aucune communication entre le dehors et le dedans. Dès sa seconde sortie de l'hôpital, elle s'est jetée de la fenêtre de sa mansarde, et cette fois, elle est morte. La théorie est un corps douloureux, torturé, mais c'est un corps qui parle. Ce serait sa fin, et celle de l'analyse, que de vouloir couper le trou par où se fait le rebroussement de l'envers à l'avers et dont dépend toute transmission.